

— Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte : je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit celle-ci à demi voix ; tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh ! qu'une couronne pèse ! dit-elle encore bien bas.

Et faisant un dernier effort, elle se mit à sourire ; l'empereur l'avait voulu.

Un moment après, on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de six rois qui marchaient à sa suite, (1) et vint s'asseoir à côté de l'impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait sa tournée ; mais avant de descendre de l'estrade il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand chambellan, se tenait debout derrière l'empereur, se précipita pour le suivre ; mais il s'embarrassa dans la queue du manteau de l'impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même. Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'impératrice ; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer ; il savait que le dernier acte allait s'accomplir ; et, certes, lui si poli envers qui que ce fût, n'eut pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et, avec une dignité remarquable, sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux ; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivés à l'extrémité de la grande galerie, Leurs Majestés se séparèrent ; Napoléon prit à droite et l'impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente ; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'impératrice parut en public.

Les formalités religieuses dont le pape avait exigé la stricte observation une fois remplies, et la procédure prescrite par les canons de l'Eglise terminée, la sentence fut rendue par M. de Boislevé, grand official de l'archevêché de Paris. Le mariage de Napoléon fut dissous, et lui-même condamné à une amende de six francs envers les pauvres. L'officialité métropolitaine le releva bientôt de cette condamnation, parce qu'en se soumettant à ce jugement de pure forme, qui le fit beaucoup rire, il envoya le même jour cent vingt mille francs aux maires de Paris pour qu'ils les distribuassent, chacun dans leur arrondissement, aux plus nécessiteux.

— En ma qualité d'empereur, avait-il dit, je dois cette fois payer plus cher que les autres.

A cette occasion, on pourra se faire une idée de la soumission de Napoléon aux lois de l'empire dans les actes de sa vie privée. Cette procédure ecclésiastique avait entraîné des avances assez considérables, tant pour les honoraires des assistants que pour les droits d'enregistrement d'une foule d'actes devenus nécessaires ; non seulement ces frais furent payés au fisc et rentrèrent au trésor, mais encore ce fut Napoléon qui les acquitta avec les fonds de sa cassette particulière.

Le jour fatal arriva : ce fut le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale et les grands dignitaires de la couronne se trouvaient réunis aux Tuileries, dans la galerie de Diane, qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, ses mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs. Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois, deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix : *Sa Majesté l'impératrice et reine !* A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : Napoléon se lève, Joséphine paraît. Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie ; un petit peigne d'écaïlle blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène ; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou ; seulement un petit médaillon de forme carrée, passé dans un cordonnnet de soie noire ; est suspendu à son cou ; c'est le portrait de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avance lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande, aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'empereur, et le regard fixe, semblait éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main et la serre à plusieurs reprises avec émotion. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une petite table recouverte d'un velours vert à crêpines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, en sa qualité de procureur impérial, donna, d'une voix mal assurée, lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages. Joséphine seule semblait être calme ; le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains... Quant à Napoléon, il semblait souffrir mille fois plus qu'elles deux.

Cette lecture achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et, d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance ; puis ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille et sans même regarder personne. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'é-

(Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Bavière et de Wurtemberg.)